

Aimer fatigue

Du même auteur

En deux temps trois mouvements

La Fosse aux ours, 1999

Capri et moi

La Fosse aux ours, 2003

Le Colosse d'argile

La Fosse aux ours, 2004

Folio, 2006

Palermo solo

La Fosse aux ours, 2007

Portrait de moi avec femme, enfant

et personne d'autre

(en collaboration avec Fabrizio Ceccardi)

La Fosse aux ours, 2007

L'Italie si j'y suis

La Fosse aux ours, 2010

PHILIPPE FUSARO

Aimer fatigue

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Extrait de la publication

ISBN 978.2.8236.0385.9

© Éditions de l'Olivier, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

« Je ne veux pas être un écrivain réaliste. »

Tennessee Williams

Été

Allongée sur un manteau noir, Yves Saint Laurent, Lulù, tu chantes, nue, Lulù, tu chantes allongée, tes bras s'étirent loin, au-delà du col du manteau, tes cheveux couleur fauve dessinent une auréole et tu chantes d'une voix brisée et nasillarde une chanson idiote, *Come te non c'è nessuno, così timido e solo*, tu chantes *se hai paura del mondo rimani accanto a me*, ces paroles, Lulù, tu les connais par cœur, une chanson que je n'aurais jamais imaginée dans ta bouche après l'amour, Lulù, ce n'est pas une chanson qu'on chante après une première fois, ce que je rêvais d'entendre ? Je ne sais pas, moi, peut-être *Femme fatale*, oui, sans doute *Femme fatale*, mais pas cette chanson idiote, belle mais idiote, ce n'est pas une chanson pour un corps splendide, pas pour une femme allongée sur un manteau qui vaut une fortune, jeté avec négligence sur le lit d'une suite du Minzah, Tanger, vue sur la mer, le détroit, tu chantes *Come te non c'è nessuno*, tu brailles *nei tuoi occhi profondi io vedo tanta tristezza*, et j'entends ta voix dans mon dos, Lulù, mon dos nu, après l'amour et je suis assis au bord

du lit, ton pied posé sur ma cuisse, des morceaux de ouate entre tes cinq orteils, tu poursuis, *Come te non c'è nessuno* et moi, je peins, je peins tes ongles avec toute la délicatesse d'un homme nu, Lulù, je les peins rouge carmin, je suis le tracé du pinceau jusqu'au bout de l'ongle, puis je le trempe à nouveau dans le flacon, rouge carmin, je presse le pinceau contre l'embouchure du flacon, je veille à ce que le vernis ne coule pas, je m'applique, je souffle sur chaque ongle pendant que tu fredonnes cette chanson, pour ne pas rire, dis-tu, rire de moi, nu, dans cette suite du Minzah, moi, le premier homme à te vernir les ongles mais j'en suis fier, Lulù, alors je chante, là, ta chanson crétime, j'en ris et tant pis si nous réveillons nos voisins de chambre, nous commanderons du champagne en guise d'excuse et tu chanteras en petite culotte sur le pas de la porte, de la ouate entre les doigts de pied, tu chanteras *Come te non c'è nessuno* et tant pis pour le voisin de chambre, Lulù, tant pis,

parce que, de toute manière, il est plongé dans un sommeil factice, un tube de Seconal posé sur la table de nuit du Minzah Hôtel, un verre de scotch brille sous la

lampe allumée, le fond de liquide ambré dans lequel se reflète la lumière se balance encore,

mouvement pendulaire,

gauche, droite,

gauche, droite,

on perçoit les vagues,

le soleil brille au-dessus, fort, même s'il s'étire là-bas dans l'ouest, patiné de langues roses, les blessures sont orange,

le corps nu de Memphis, un corps lourd, bras et jambes inertes, un corps qui ne semble pas le sien s'échappe d'un drap blanc dans lequel il était enroulé,

le corps plonge dans l'ultramarine, le fracas d'une vitre qui explose en mille morceaux, qui perce la vague, s'estompe aussitôt dans l'eau, devient sourd et Memphis, le corps livide, dans le bleu immense, des millions de bulles qui suivent la marque du plongeur créent une musique cristalline, continue de s'enfoncer au point que le soleil est une tache vive qui s'éloigne de plus en plus,

Memphis tend les bras au-dessus de la tête, tend les pieds pour mieux glisser vers les profondeurs, et

l'absence d'air ne le gêne pas, ses poumons sont enfin libres,

le monde me quitte, songe Memphis, ma peau s'écaille et bientôt, je ne serai que lambeaux d'une chair malmenée les deux tiers d'un siècle et il est temps que je me mêle aux cendres dispersées du poète aimé, là, en pleine mer,

lui n'a pas attendu de vivre autant,
de dépérir,

le corps vigoureux au moment où il frappe l'eau, mais je n'ai pas eu le courage de le rejoindre si tôt et il a fallu que je m'abîme d'abord,

cette nuit de Seconal, je tiens ma promesse, j'accomplis le grand saut, mes lambeaux embrassent tes cendres et plongeons dans le bleu, plongeons dans l'ultramarine, là où le soleil s'éteint,

je ne ressens plus que le fourmillement des millions de bulles,

le bleu tend à disparaître,

je suis dans le noir,

la gorge sèche,

on a tiré les rideaux de ma chambre bleu outremer du Minzah, mauresque du sol jusqu'au niveau de mon

épaule. Nu dans les draps, je caresse mon ventre poilu et mou parce que je suis gros. Mes paupières sont lourdes et je ne distingue que des ombres immobiles dans la chambre.

Les paupières lourdes et la conscience floue, mon corps agit d'instinct dans la pénombre. Mon bras droit s'échappe et la main tâtonne. Le lit est froid de ce côté-ci. Les doigts s'agitent nerveusement, sont ceux du voleur qui farfouille sous le matelas d'une vieille femme, pressé de s'enfuir avec le butin.

Je me retourne, m'étends sur la place de l'être aimé. Mon corps ne rencontre que coton froid. Oreiller lisse. Odeur de lessive.

Les effets des pilules rouges se dissipent au moment même où je me frotte à son absence et je m'interroge sur le sens de ce geste que je répète chaque nuit depuis que tu n'es plus.

Je me recroqueville.

Position fœtale.

J'ai froid et le goût amer du Seconal reste dans la gorge. Ce n'est plus de larmes que j'ai besoin mais d'un scotch.

J'allume la lampe de chevet.

AIMER FATIGUE

Je bois d'un trait le liquide ambré.

Je soupire de chagrin.

Je me caresse le ventre jusqu'à ce que je me rendorme.

Si je me rendors.

La Spia n'est pas grand.

Un mètre soixante-huit, guère plus. Avec certaines chaussures, il franchit la barre du mètre soixante-dix mais nu dans une suite du Minzah, il ne peut pas tricher.

Elle est loin l'époque où, dans la rue, on lui demandait s'il n'était pas Alain Delon, son cousin, un sosie, à cause de ses cheveux noir Sicile, raie de côté, joues creuses et moustache au poil souple de la vingtaine.

Depuis, La Spia s'est épaissi. Les joues sont pleines. Le poil est dru. Une calvitie point au sommet du crâne. Les abdominaux sont lâches mais le ventre demeure ferme. Il suffirait d'un peu de sport, se dit-il, nu devant la glace, retenant sa respiration.

En revanche, vêtu de son costume châtaigne à fines rayures blanches, de sa chemise couleur crème et d'une cravate brun tabac, La Spia a de l'allure. Ses pattes rousses et longues surprennent tant elles tranchent avec la chevelure sombre d'un méridional. Ce sont ces pattes qui ont affolé les sens de la belle Lulù et l'ont conduite

à se déshabiller dans une chambre du Minzah, vue sur la mer.

La Spia loge à l'hôtel Continental d'où l'on aperçoit davantage le port et la baie de Tanger. Les files ininterrompues de camions, de voitures attendant le jour, la nuit de monter à bord d'un ferry et de rejoindre l'Europe, font fuir les touristes qui aspirent au repos. À moins de prendre une chambre à l'arrière qui donne sur la Kasbah.

La Spia, lui, ne craint pas la rumeur du trafic. Son sommeil est fragile mais les bruits des moteurs, des klaxons le bercent au bout du compte. Plus d'une fois, la nuit, il se lève. Écarte les rideaux. Contemple le ballet des phares. Boit son verre d'eau. Retourne dans les draps de coton élimé. Ne s'assoupit qu'après des kilomètres de file.

L'hôtel Continental répond à une autre nécessité. Pour un Italien du Sud, habitué à la présence de la mer depuis Otrante, il n'est pas envisageable de vivre reclus dans la médina. Les yeux de La Spia ont l'horizon pour repère. Et le taux d'humidité quand il ouvre la fenêtre en grand est un signe qui ne trompe pas. C'est déjà compliqué de vivre à Tanger dans cet entre-deux,

l'Atlantique à gauche, la Méditerranée à droite qui le tient à bout de bras. S'il lâche, c'est l'inconnu. Des vagues d'une grande violence. Une eau froide même au plus fort de l'été. Un vent qui apporte la fraîcheur en ville, rend l'hiver glacial. Enfin, il y a la marée, un concept insaisissable pour un Italien.

Au Continental, La Spia tourne le dos à l'Atlantique. Il l'ignore en descendant les marches de la terrasse qui conduisent à la médina, à sa grande mosquée, puis il en sort cent mètres plus loin pour rejoindre l'avenue d'Espagne, le prolongement du port, avec ses cafés, ses restaurants de poissons, les premiers types qui vendent du kif aux Européens tout juste débarqués, les bras sou-
dés à leurs bagages.

Dans l'entrée de l'immeuble où La Spia se rend chaque matin, sur une boîte aux lettres, on peut lire, inscrit sur une plaque dorée, le nom de son entreprise d'import-export. L'unique entreprise du bâtiment.

L'ascenseur est hors d'état de marche depuis les années cinquante et La Spia monte un à un les escaliers jusqu'au troisième étage. Il fouille dans son sac en cuir à la recherche d'un trousseau de clés puis il pénètre seul dans les bureaux, traverse deux pièces en enfilade,

complètement vides, avant d'ouvrir les fenêtres, murs blancs, taches d'humidité, un meuble en bois comme on en voit dans les administrations du monde entier, une chaise grise au siège recouvert d'une toile en plastique, un téléphone – gris – posé sur le tapis – gris – et une vue sur le port.

Chaque matin, La Spia pose son sac en cuir noir sur sa table de travail, suspend sa veste au crochet fixé sur la porte et attend les consignes.

Des jours entiers peuvent filer sans que le téléphone sonne, sans qu'aucune mission vienne donner un sens à sa présence.

La Spia lit pendant des heures. Il songe à l'Italie, à Otrante. Il rédige des lettres adressées à ses deux grands garçons. Il les reprend plusieurs fois, tenté d'en dire plus à eux qui ignorent tout de son activité. Ils croient, comme l'entourage proche de La Spia, comme le croit toujours son ex-femme, que leur père dirige une modeste entreprise d'import-export. Rien de plus.

Dans le passé, ils ont posé des questions. Voulou comprendre. S'intéresser à. La Spia se lançait dans des généralités sur le commerce international si ennuyeuses

